

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 50

Artikel: Au revoir et merci !...
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223613>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

profonde de ce bel écrivain se retrouvent dans cette formule.

* *

A son œuvre abondante, périmée pour une large part, le « morceau choisi » s'imposait. Si Mme de Gasparin est de tous les temps par son frais sentiment du paysage, si sa communion avec le divin ne nous choque, à la rigueur, que par certaines formes de l'expression, la « dame de Valeyres » s'est exprimée sur toutes choses avec une abondance lâchée, qui exige retouche. Dans cet arbre touffu, trop de branchettes ne portent pas de fruit... Pour conserver au Pays romand le meilleur de cette œuvre ardente, mais indisciplinée, pour révéler à la génération présente cette source abondante de lyrisme religieux ou profane, il fallait émonder. Un disciple fervent, lettrée délicate, s'en est chargée : Mlle Marie Dutoit, elle-même écrivain de valeur. Dans l'ensemble très feuillé de cette œuvre, elle a choisi, classé, ordonné ; à son recueil, elle a donné une préface lucide, où l'historien, le moraliste, l'homme de goût retrouveront en quelques pages le raccourci d'une vie intense et tragique, et la genèse d'une œuvre qui ne saurait plus s'enfoncer dans l'oubli.

Pour le choix, très malaisé, Mlle Dutoit y a fort bien réussi. Elle a mis en valeur la grande lyrique, la « femme d'œuvres », la voyageuse, la sensible, cette écorchée vive dont les « Tristes-humaines » renferment d'émouvantes richesses. Voyez la châtelaine de Valeyres, sensible à la tyrannie de l'atmosphère, au temps qu'il fait, tout bêtement, aux âpretés du climat, aux mélancolies du ciel, puis aussitôt reprise par sa singulière vitalité et muée en femme d'œuvres. A travers les prés, les bouquets de pins, la forêt, elle s'en va vers la tuilerie, pour secourir une accouchée. « Cette femme ne veut pas mourir ; chacune de ses couches est un enfer, elle le traverse, elle se mesure avec la mort, se débarrasse de ses étreintes et, huit jours après, on la voit passer conduisant le vieux cheval qui traîne le vieux chariot. » En faisant le bien qu'elle peut, elle goûte dans ces courses la saveur de l'air libre, cette sauvage poésie qui passe avec le vent du matin au travers des forêts. Une autre fois, vous la verrez en Italie, ou en Espagne, ou en Corse, où elle mène la candidature de son mari au Corps législatif. Revenue à Valeyres, elle se remettra en route, à travers le Jura : rien de plus dru, de plus égayant que ses promenades au Creux du Van, à la recherche d'une auberge pour y passer la nuit. Ainsi mènera-t-elle sa vie, indépendante et bienfaisante, sarcastique, s'il le faut, devant les attitudes figées et les hypocries puritaines : rien d'Américain dans ce beau tempérament de chrétienne. Et que de bon sens dans ses invectives... A certain endroit, on croirait qu'elle a pressenti les errements du christianisme social de 1910, qui prétendait mêler maîtresses et domestiques, patrons et ouvriers dans une fausse égalité — quitte à leur faire retrouver plus durement leurs différences, dès le lendemain matin.

Derrière les broussailles du caractère, Mme de Gasparin révèle un grand cœur. Elle fut une grande vivante. Et, comme toute femme très vivante, elle agaça prodigieusement ses contemporains et ses contemporaines. A travers le recueil de Mlle Dutoit, rendons-lui la justice qui lui est due : elle reste un de nos plus vigoureux écrivains, et personne chez nous, avant Ramuz, n'a peint comme elle la montagneuse nature du Pays Romand et la peine des hommes qui le cultivent.

Pierre Deslandes.

Je t'aime. — Un savant suédois s'est mis à l'ouvrage. Il projette d'établir la phrase « Je t'aime » dans mille dialectes et idiomes différents. Il nous apprend que les Chinois disent : « Uougai-ni », les Arméniens ont le passionné « Se sirem as hez », les Arabes le bref « Nehabbek », les Indous le languissant « Main Sym ka pisar kartim ». Mais le Groenlandais bat le record : « Nnigraerlinalerfironajunguarriguak ! » Il est vrai qu'en ce pays froid les mots « Je t'aime » ne doivent pas être employés souvent.

Xem.

Juste réclamation. — Monsieur le président du tribunal, puisque les poules que j'ai volées appartiennent à un conseiller d'Etat, je réclame mon inculpation sous un mobile politique !

JEAN-MARC NE NEGLIGE PAS SA LOUISE

MOI, dit Jean-Marc, je ne me serais jamais figuré avoir autant de plaisir à Paris.

Il y a des éternités qu'on en parle de ce Paris ; qu'on se dit : Il faudrait bien se décider à faire un tour par là-bas. Alors depuis le temps qu'on y revient, ma Louise m'a dit : « Dis-donc, Jean-Marc, si tu profitais ; le cousin Eugène nous invite depuis si longtemps. Vas-y cet automne, toi. Moi, j'irai l'année prochaine. Décide-toi une belle fois. »

Je ne demandais que ça.

Aussi, dès la réponse du cousin, je me suis « embrié » pour Vallorbe, la frontière, retenant bien les dernières paroles de Louise « Ne m'oublie pas. Rappelle-moi quelque chose de joli. »

Quelle chose de joli... Ça n'a pas été tout seul. Il y en avait tant et tant que, ni le cousin Eugène et sa femme qui me donnaient chaque jour une nouvelle idée, ni les magasins où on m'a bien promené — je sens encore le plongeon que j'ai risqué faire en m'encoublant avec mon parapluie sur un trottoir roulant qui, en rien de temps, vous envoie aux étages ; et les demoiselles regardaient d'en bas : « Oh ! ce vieux qui gigote ! » Mais j'ai pu me raccrocher et sauver l'honneur à la dernière minute — et qui n'étaient pleins que de jolies choses, rien ne pouvait me fixer. Je ne savais pas que choisir.

Enfin, à force d'y réfléchir, je me suis dit que ma Louise serait toute fière si je lui rapportais une jolie robe de Paris pour la prochaine soirée de l'Echo. Dans nos villages, on sait ce que c'est que la mode, souvent mieux que dans les villes. Et une femme, si modeste soit-elle — comme ma Louise — aime tout de même être nippée à l'occasion. On sait tout ça.

J'ai retourné cette idée pendant quelques jours, et me suis tout par un coup décidé.

La femme d'Eugène était malheureusement occupée. Aussi, comme le temps pressait, suis-je retourné seul faire ma commission. Mais où aller ?

Pas à la « Samaritaine » en tout cas, Louise et moi nous sommes trop méfiants ! Pas au « Bon Marché », elle pourrait croire que j'ai fait le rapt. Pas au « Louvre », des souvenirs historiques pour une robe de soirée ! Pas aux « Galeries Lafayette », ça sent le freluquet. Mais oui bien au « Printemps » où le nom sonne si juste ce qu'il faut.

Allons au « Printemps », c'est là que je trouverai, me suis-je dit.

J'ai donc cherché d'abord dans un immense rez-de-chaussée, grand comme cinq à six Grenettes, pas moins, où je me suis perdu sans rien apercevoir d'habits. Rien que des parfums, des poudres, tout un attirail qui sentait joliment bon, des tables garnies de mouchoirs tout en dentelles, des bas, des gants, j'en ai vu, j'en ai vu. A la fin, un monsieur cravaté de blanc, plastron blanc, gilet noir, sans chapeau, m'a demandé ce que je voulais.

— Ah ! bien, a-t-il dit. Confections pour dames. Robes. Au second. Chasseur !...

Un jeune homme costumé s'est approché, m'a mis dans l'ascenseur et je suis arrivé au bon endroit.

Trois demoiselles tellement aimables voulaient s'occuper de moi. Je ne savais laquelle choisir. J'ai dit très fort ce que je voulais. Et qu'elles se débrouillent entre elles.

Alors la plus débrouillardie m'a conduit devant un, deux, cinq, dix, vingt tas de robes. J'en avais le « tourni ». Je lui ai dit tout net :

— Ecoutez, mademoiselle, je voudrais avoir une robe de soirée pour ma Louise. Vous qui avez tant de goût, choisissez pour moi.

— Monsieur n'est pas fixé pour la teinte ?

— Oh ! si, du rose, naturellement. Louise l'aime beaucoup.

Elle a sorti des robes roses toutes plus mignonnes les unes que les autres. Je voyais déjà ma Louise dedans...

— Quelle taille a Mademoiselle ?

« Mademoiselle », me suis-je pensé. Heu, heu, il y a belle lurette... Enfin, après tout, si ça lui plaît, à cette vendeuse, Louise n'en saura tou-

jours rien. Aussi, pour ne pas la contrarier, ai-je seulement répondu :

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Dame, ça va être difficile. Je voudrais pourtant que vous preniez quelque chose qui aille tout à fait bien à mademoiselle. Voyons, Monsieur, regardez un peu autour de vous. Ne voyez-vous pas une vendeuse qui lui ressemble un peu ?

Par chance, au même instant, je vis une cliente qui choisissait une robe, et qui avait, à peine un peu moins forte peut-être, la taille de ma Louise.

— Ça y est, que je fais. Voici là une dame qui me rappelle beaucoup Louise. Croyez-vous qu'on pourrait lui demander d'essayer ?

— Ah ! ça... dit la vendeuse.

Ma foi, comme elle n'avait pas dit non, j'ai pris mon courage à deux mains et me suis approché bien poliment de la dame qui, de tout près, me semblait vraiment gentille.

— Pardon, excuse, Madame, j'achète une robe de soirée pour ma Louise, ma femme. Si c'était un effet de votre bonté, oserais-je vous demander de bien vouloir me l'essayer une petite minute, histoire de voir comment ça va. Vous seriez bien aimable. Vous avez tout à fait en plus mince la même taille que ma femme.

La dame rit aussi. C'est si gai ces parisiennes ! Puis elle prit la robe et disparut. J'en avais presque souci, mais ma vendeuse me fit signe d'attendre.

Bientôt, en effet, la dame revint, ravissante dans la robe rose.

— Oh ! il n'y a rien à dire, madame, cette robe vous va comme un gant. Vous êtes jolie à croquer là-dedans, mignonne comme une églantine du mois de juin. Ce que ma Louise va être contente...

Et patati et patata, je lui en débitais, je lui en débitais. Car tout en débitant je me disais : C'est pas tout ça, mon brave Jean-Marc, comment diantre la remercier, cette dame ? Pas moyen pourtant de lui offrir une bonne-main. Si seulement elle était un homme, ça irait tout seul ; je l'emmènerais prendre trois décis et la politesse serait rendue. Mais diable, comment faire ?

Je ne trouvais rien. Comme elle disparaissait, je lui ai vite tracé après pour lui dire :

— Je vous remercie mille et mille fois, ma chère dame. Vous m'avez rendu un fier service et fait un vrai plaisir. A la prochaine ! On se retrouvera et je vous reverrai ça.

Et elles riaient.

Ah ! la jolie partie !

Pim.

L'ampoule. — Une brave domestique, échappée depuis peu de sa lointaine campagne, constate qu'une ampoule électrique n'éclaire plus. Elle la dévisse et la jette dans une poubelle. En même temps retentit une violente détonation.

Prise de peur, la domestique s'affole ; puis, revenant à l'ampoule, elle en voit les débris :

— Zut ! murmure-t-elle, je l'ai jetée et elle a éclaté. Sûr qu'elle était pas usée, puisqu'il y avait encore de l'électricité dedans !

Le malin cordonnier. — Sur le magasin d'un cordonnier à Rouen on peut voir en guise d'enseigne une boîte avec cette gamme :

Si fa si la si ré

AU REVOIR ET MERCI !...

E vous dis, cher monsieur, que loin d'être en progrès, l'instruction, dans le canton de Vaud, diminue. Constatez dans votre correspondance particulière combien il y a de fautes d'orthographe dans un certain nombre de lettres.

— Vous faites erreur, cher monsieur !... Chaque année, au contraire, l'instruction s'accroît dans les masses profondes de notre pays !

Ce dialogue s'échangeait au Café des Mille Colonnes, près de la coquette ville de M., entre deux vieux habitués.

La discussion se continua longtemps encore sur le même sujet, et les deux messieurs, acharnés à se convaincre, en arrivèrent à élever la voix au point de gêner leurs voisins.

Un de ceux-ci, un vieil Anglais qui s'appelait Spick-Yass, et qu'on avait coutume de nommer le père Spick-Yass — car il ne manquait pas de

perspicacité à ce jeu — ennuyé de ne pouvoir lire en paix son journal, se tourna vers les bruyants contradicteurs, et leur dit flegmatiquement :

— C'est très bien de parler aussi abondamment et avec tant d'éloquence sur une question que vous connaissez sans doute aussi bien l'un que l'autre ; mais ce serait mieux encore si vous pouviez soutenir votre opinion avec des chiffres... Le pouvez-vous ?

— Ma foi, non ! répondirent-ils d'une seule voix... Pour fournir des chiffres exacts, il nous faudrait avoir en main des statistiques.

— Eh bien, dit le père Spick-Yass, je connais, moi aussi, très bien cette question... Et avec chiffres à l'appui !... Seulement, comme le temps c'est de l'argent, et que cela me fait perdre du temps de discuter avec vous, je vais vous faire un pari...

— De quel genre ?

— Je parie cinq francs contre chacun de vous, dit le père Spick-Yass, que dans la Suisse, il y a cinquante mille personnes au moins qui ne savent pas dire un mot de français, d'allemand ou d'italien.

Ce furent des rires d'incrédulité dans tout le Café des Colannes. Une quinzaine de clients se levèrent, et vinrent entourer la table du père Spick-Yass. Tous déposèrent leur enjeu de cent sous sur le marbre.

— J'ai un autre pari à faire, annonça Spick-Yass. Le tiendra qui voudra. Voici de quoi il s'agit... Je parie 20 francs que, en Suisse, il existe plus de cent mille personnes ne sachant ni lire ni écrire...

Des ricanements s'élevèrent.

— Il faudra nous prouver ce que vous avancez, dit un des parieurs... Nous, nous allons nous procurer des statistiques.

Le père Spick-Yass sourit dédaigneusement à cette menace.

— Combien de temps, demanda un autre parieur, vous faudra-t-il, pour que vous nous apportiez les preuves de ce que vous avancez ?

— Je vais vous les fournir tout de suite ! s'écria l'Anglais.

Et il expliqua, avec le plus grand flegme :

— Les cinquante mille personnes qui, en Suisse, ne connaissent pas un mot de français, d'allemand ou d'italien, sont les bébés au-dessous d'un an... Les cent mille personnes qui, en Suisse, ne savent ni lire ni écrire, sont les enfants au-dessous de quatre ans !... Sur ce, messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer !

Et le père Spick-Yass, ayant avalé la dernière gorgée de sa chope, s'empara des écus qui se trouvaient sur sa table. Puis, laissant les parieurs ahuris, il leur tira un grand coup de chapeau, et prit la porte en disant, toujours flegmatiquement :

— Au revoir, et merci !...

Déduction intéressante. — Une banne maman à son petit garçon :

— Mon fils, rappelle-toi bien ceci : ne remets jamais à demain ce que tu peux faire aujourd'hui.

— Alors, maman, répond l'enfant, donne-moi le reste du gâteau que je le finisse.

Avant tout, il s'agit de ne pas perdre de temps ! — Un aviateur fait un vol avec un passager. Soudain, ce dernier commet une imprudence et tombe de l'aéroplane qui est à une certaine hauteur.

— Dites donc, lui crie l'aviateur, comme vous serez plus vite que moi à la maison, veuillez, je vous prie, prévenir que je ne rentrerai pas pour dîner.

LA LESSIVE

(Suite et fin.)

Et, depuis ce jour-là, Mme Henrioud ne manqua pas une seule fois de cuire des choux pour la lessive.

Il y a pourtant ici et là certaines femmes qui ne soignent pas bien les lessiveuses, et cherchent à faire des économies sur leur nourriture. La mère Merminod et ses compagnes avaient été une fois extrêmement scandalisées de la manière dont une certaine Euphrosine Pillaud (elle est morte et enterrée, et ceci s'est passé il y a longtemps), les avait traitées... Cette Euphrosine, un dimanche, avait fait un taillé aux greubons. Or, quand il fut cuit, doré et croquant, elle le regarda avec complaisance, réfléchissant qu'il était

dommage de le manger, et que, puisqu'elle avait la lessive le jeudi suivant, ce taillé aurait un emploi avantageux, et qu'elle s'épargnerait ainsi la dépense d'une demi-livre de beurre. Cette combinaison lui plut beaucoup, et le taillé aux greubons disparut à l'étonnement et au dépit de la servante qui se mit, pour le découvrir, à fureter partout. En se mettant à croupetons pour regarder sous le lit de sa maîtresse, elle le trouva enfin, mais il ne sortit de là que le jeudi. Par malheur, le séjour ne lui avait pas convenu, et il se trouva aussi dur et cassant qu'un vieux fagot de noyer.

La fontaine où nous lavons nos lessives s'appelle la Fontaine des jones. Ce nom poétique se justifiait autrefois, alors qu'aucun mur ne la séparait du ruisseau, et qu'elle était abritée par un vieux toit brun que soutenaient des piliers de bois. Une nuit, un grand vent secoua le toit et fit dégringoler les tuiles. La commission chargée par la municipalité d'examiner le dégât, se montra très pessimiste, assura que la poutraison était vermoulue, que les piliers ne tenaient plus que par habitude, et qu'il ne fallait pas craindre d'envisager en face la nécessité de refaire le tout à neuf. Alors, on fit un mur du côté de bise, et, sur des piliers de fonte passés au minium, on posa un toit de tôle ondulée qui brille au soleil. C'est triste, mais qu'y faire ? On ne pouvait pourtant pas exiger de ces messieurs qu'ils fissent remonter la vieille toiture sur les vieux piliers, ou qu'à des piliers neufs, ils prissent la peine de donner un air vieux, tout comme on l'a fait au château de Chillon !... Il y a bien quelque chose à dire sur la toiture de tôle ondulée, mais il paraît que c'est meilleur marché que les honnêtes tuiles, et que cela dure plus longtemps !... Que voulez-vous répondre à cet argument ?

Quoi qu'il en soit, la fontaine est très confortable. Dans un élan de générosité, ces messieurs des autorités décidèrent qu'il fallait cimenter l'espace compris entre le mur et les bassins et poser une planche neuve. Cette planche fut le sujet de nombreuses discussions : quelques-unes des femmes du village prétendirent qu'elle était trop droite, qu'on avait beaucoup de peine à atteindre l'eau, et qu'il fallait la pencher. Le charpentier qui l'avait poée le fit docilement, mais d'autres parmi les ménagères poussèrent les hauts cris et déclarèrent que la planche était trop penchée, qu'on se glissait terriblement, et qu'il fallait changer ça.

Pour le coup, le charpentier se fâcha. Il rédigea un avis qu'il placarda à la laiterie, et par lequel il invitait toutes les femmes du village à se trouver près de la fontaine à tel jour qu'il indiquait, que là elles pourraient discuter, et que, lorsqu'elles seraient d'accord, il poserait la planche d'après leurs indications. Comme il se trouva seul au rendez-vous, la planche garda son inclinaison.

Sitôt qu'une ménagère a arrêté un jour pour la lessive, le temps qu'il fera devient son gros souci. Elle tapote le baromètre, du regard elle interroge le ciel, le levant et le couchant, le midi et le septentrion, d'un œil anxieux elle suit la direction des nuages, d'une oreille attentive elle cherche à percevoir la direction des bruits. C'est qu'il ne s'agit pas seulement de laver, mais aussi de sécher, et sécher cinquante, huitante ou cent draps, des draps de toile de ménage, filés par les grand'mères ou les vieilles tantes, des draps de cinq millimètres d'épaisseur, ce n'est pas une plaisanterie, et il faut le soleil, le beau grand soleil. S'il en est ainsi, on étend tout, la ménagère va et vient autour de ses cordeaux, elle tapote ses draps, les secoue, les retourne, les couvre des yeux. Elle se frotte les mains, elle est au septième ciel... Si au lieu de soleil, on a la pluie, une pluie continuelle, le mal n'est pas grand, on remet dans le char tout le linge et, confiant dans l'avenir, on attend un jour meilleur. Mais qu'il fasse un temps indécis, rien de pire, et la maîtresse de maison ne sait à quel saint se vouer... A tout hasard, elle met un cordeau, sans conviction. Mais voilà tout à coup qu'un coup de

bise se précipite sur les nuages qui battent en retraite et qu'un joli soleil luit dans un grand coin de ciel bleu. Alors on étend les draps, dix, vingt... tout va bien. Au vingtième, un nouveau coup de vent ramène les nuages en place, il tombe des gouttes... Mais voilà que la pluie cesse, il fait un bon petit vent, on reprend courage... Etendons. Et, l'après-midi, quand tous les draps sont demi-secs et que la maîtresse de maison se réjouit et chante alleluia, du fond de l'horizon accourt un grand troupeau d'épais nuages qui se déversent en arrivant et tombent sur la lessive avec le plus beau crépitement du monde. L'Henriette, la mère Magada, la Caroline, tout le monde se précipite sur les draps... On en sauve deux ou trois, tous les autres ruissellent et dégoûlissent, on dirait qu'on les sort du bassin...

— Bougre d'averse... Encore une heure et mes draps étaient secs. Faut-il pas qu'il vienne toujours quelque chose pour vous ennuyer

— C'est vrai, dit Henriette qui a l'esprit incliné vers la philosophie, c'est toujours quand tout va bien qu'il arrive quelque chose pour vous ennuyer, mais ça ne fait rien, vous voulez assez sécher vos draps, Caroline, on n'a jamais vu que personne soit obligé d'en remettre des mouillés à son lit.

Caroline en convient. D'ailleurs, voilà justement le majestueux soleil qui reprend sa place et, de ses doigts brillants, écarte les nuages déconfits. Un passant annonce que le baromètre monte et que les nuages vont de bise. Caroline reprend courage.

— Je vous avais bien dit, reprend Henriette, d'ailleurs, si on n'avait jamais point d'ennuis, on serait trop heureux.

— Oh ! soupire la mère Magada, s'il n'y avait jamais rien de pire qu'une lessive mouillée...

Et les quatre femmes, alignées de nouveau derrière la planche, recommencent à laver.

Louise Musy.

Au Bourg, troisième semaine du **Spectre Vert**, vu le formidable succès que remporte ce film, réalisé pour la Métro-Goldwyn-Mayer, par Jacques Feyder.

Toute la presse mondiale (française, suisse, allemande, anglaise) a reconnu les grands mérites de cette bande faite en Amérique, par des français.

Ce que l'on ne pourra pas nier et ce que tous les critiques ont relevé, c'est la perfection de la technique de ce film qui reste actuellement le meilleur parlant français ; aucune déformation des sons ne se fait sentir et les voix sont si naturelles que l'on dirait les acteurs devant nous.

L'interprétation, admirable en tous points, comprend André Lugnet, fin, mesuré et disant à la perfection, Jetta Goudal et Pauline Garon, toutes deux charmantes, ainsi que plusieurs acteurs français, tous excellents, du chef de Scotland Yard au dernier des officiers, en passant par le docteur et le gros commandant.

Retenez vos places par téléphone, au 26.783, si vous voulez assister à ce spectacle de choix.

Pour la rédaction :

J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



1930

Le nouveau prix-courant général a paru. Il est envoyé gratis. Il indique les prix de 136 paquets et assortiments de timbres différents, et de 1685 séries de tous pays, ainsi que celui des albums et de tous accessoires nécessaires au collectionneur.

Ed.-S. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1 LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne